

écoles d'agriculture bien dirigées, sont aptes à remplir une pareille mission et s'en acquitteraient parfaitement. Ce serait pour eux un nouveau moyen de rendre service à l'agriculture. On pourrait aussi les utiliser pour les exhibitions. Cette dépense serait à mon avis infiniment fructueuse à l'avenir.

H. AUDRAIN.

Nos chemins ruraux.

Il y a un point essentiel en agriculture, et dont cependant la plupart de nos fermiers ne tiennent pas compte. Nous voulons parler de la comptabilité.

La comptabilité n'est autre chose que l'ensemble des comptes d'une administration quelconque. C'est le compte que tout homme d'affaire se rend à lui-même de ses opérations pour déterminer son profit ou sa perte, ses succès ou ses échecs. On sait que les négociants font chaque année une revue de leurs affaires, un inventaire de leur magasin avec un relevé de leurs dettes et de leurs créances, pour juger sûrement de leur position. Ce compte-rendu est le flambeau qui les éclaire pour leurs opérations futures, et les commerçants assez peu sages pour l'omettre, finissent bientôt par la banqueroute et la ruine. Or ce flambeau qui éclaire les opérations n'est pas moins nécessaire en agriculture qu'en tout autre genre d'affaires; et si l'on voit si souvent des cultivateurs forcés de se dépeupler de leurs biens, réduits à se faire journaliers ou à s'expatrier, c'est le plus souvent parce qu'ils ont négligé la comptabilité, qu'ils ne se sont pas rendu compte à eux-mêmes de leurs opérations. Si chaque année ils s'étaient astreints à un tel compte rendu, ils auraient vu dès le commencement que telle ou telle culture ne les payait pas, qu'il fallait par conséquent la changer ou l'abandonner, mais c'est parce qu'ils ont marché en aveugles, qu'ils n'ont reconnu le précipice que lorsque son ouverture était devenue trop grande pour être franchie.

Il y a une foule de circonstances où le cultivateur Canadien donne la preuve que la comptabilité très souvent est par lui mise de côté. Pierre a une pièce de terre d'excellente qualité, dont tout près d'un tiers de la surface est occupée par de larges tas de pierres ou de gros cailloux détachés. Il faut beaucoup de précautions en labourant pour détourner ces cailloux, et l'espace qu'ils occupent est autant de terrain improductif; cependant quelques journées d'hommes suffiraient pour ranger ces cailloux en digues à la place des clôtures et enterrer les plus lourdes. La récolte d'une seule année souvent à la place de ces cailloux, suffirait pour compenser le temps qu'on aurait mis à les faire disparaître. Il ne le fait pas; il ne sait pas calculer!

Baptiste est seul pour sa culture, il n'a pas les moyens de payer pour se faire aider; tous ses moments sont précieux et requièrent son travail. Viennent une séance de cour de commissaires, une assemblée du Conseil municipal où sa présence n'est nullement requise, il perdra une demi-journée, une journée entière pour satisfaire sa curiosité. Il ne calcule pas!

Michel refuse 40 sous de son avoine chez lui, il veut aller la vendre au marché. Il perd une journée pour se rendre à la ville. Il vend son avoine 42 sous; il en a mené 20 minots, c'est 40 sous qu'il a gagnés, mais il a payé 20 sous par les barrières et les traverses, de plus il a perdu sa journée avec sa voiture qui valait au moins \$1.50. Il a donc dépensé \$1.50 pour gagner 20 sous; il ne calcule pas! Et ainsi de suite pour une infinité d'autres circonstances. Mais c'est surtout à l'égard de l'entretien des chemins que le cultivateur calcule mal ses intérêts.

On dirait souvent que le cultivateur est toujours satisfait du chemin pourvu qu'il puisse passer. Voici un petit cailloux qui fait faire un sérieux bond aux voitures,

menaçant de les renverser ou de rompre les ressorts ou les roues, deux coups de pioche suffiraient pour l'enlever, on ne le fait pas! Voilà un bas-fond qui retient l'eau la plus grande partie de l'été, une voiture propre ne peut y passer sans se salir et les charges ne s'en relèvent qu'avec d'extrêmes difficultés; un fossé de quelques centaines de pieds suffirait pour l'égoutter, on ne le fait pas, on ne sait pas calculer!

Avec de bons chemins, vous sauvez la moitié du temps à la voiture légère et vous mettez double charge dans les charroyages, sans compter les voitures, les harnais et les bêtes que vous ménagez; on les néglige; on ne sait pas calculer!

Quoi de plus agréable, de plus invitant à visiter et à se fixer dans un endroit que des chemins en bon état! C'est doubler les facilités de communication, activer le commerce, faciliter les transactions, enrichir en un mot la localité. Voyez ce qui se passe là où les chemins sont macadamisés, comme aux abords de nos villes, par exemple. Le cultivateur choisit de préférence, pour la vente de ses produits, le temps où le mauvais état des chemins diminue considérablement la compétition sur les marchés, et il en obtient toujours des prix beaucoup plus forts. Ajoutons qu'il peut mettre double charge, tout en épargnant davantage ses bêtes, ses voitures et son temps.

Nous nous sommes bien des fois demandé s'il ne serait pas possible d'avoir tous nos chemins principaux macadamisés, et nous voyons si peu de difficultés, que nous nous étonnons que la chose ne soit pas encore faite. Que la chose soit possible, l'exemple des États voisins et surtout d'Ontario est là pour faire disparaître tout doute. Là, les municipalités n'ont pas hésité un instant à profiter des avances que leur faisait le gouvernement pour se donner des voies publiques de premier ordre. Les cultivateurs n'ont nullement été effrayés des légères taxes qu'il leur faudrait payer plus tard pour opérer le remboursement, calculant qu'il les gagneraient trois fois, par l'avantage d'avoir de tels chemins.

Mais n'y aurait-il pas moyen de parvenir encore au même but par des voies un peu différentes? Nous pensons que la chose est très-réalisable, et voici quel serait notre plan. Occupons nous d'abord de chemins de front, les routes viendront ensuite.

Est-ce que chaque cultivateur ne pourrait pas, chaque année, macadamiser la dixième partie de la largeur de sa terre? Sans doute que ce ne serait là rien de trop onéreux. Eh bien, de cette façon au bout de dix ans, on aurait tous les chemins de front (nous voulons parler des vieilles paroisses) entièrement macadamisés. Supposons qu'un cultivateur ait une terre de trois arpents de front; trois arpents font 540 pieds, ce serait donc 54 pieds par année seulement que ce cultivateur aurait à empiercer; certainement que la chose peut se faire facilement. Peut-être même pourrait-on mettre le temps un peu plus court.

Mais ce travail, dira-t-on, serait-il fait d'une manière convenable?

C'est là suivant nous le point capital. Et pour atteindre le but, il faudrait que chaque municipalité appointât et payât suffisamment un officier compétent pour diriger ces travaux, c'est-à-dire désigner les fossés à être faits, les ponts à être construits, les niveaux à être observés, etc., et veiller à ce que tout ces travaux soient convenablement exécutés. Le salaire d'un tel officier réparti sur la municipalité entière se réduirait à une bagatelle pour chaque propriétaire.

Nous pensons que si la loi municipale était modifiée dans ce sens, on pourrait assez facilement obtenir ce résultat.

Nous invitons particulièrement la presse à discuter la question, et nous formons des vœux pour que quelques amis du progrès dans la législature prennent le projet en mains et le fasse passer à l'état de réalité, dès la prochaine session.